

LE COUP DE BILL'ART
DU SOIR

Fuite des cœurs

Par Kader Bakou

«Les Français ont bâti à Alger une ville tellement belle qu'elle est restée belle malgré tous les efforts des Algériens pour la rendre moche.» Le jeune homme, qui a fait cette remarque «crue», à l'époque, n'avait pas encore décidé de partir vivre à l'étranger.

Il n'a pas tout à fait tort. Nous avons presque tout fait pour défigurer Alger. Un beau trottoir, un joli jardin ou une coquette place publique quelque part ? Les marteaux piqueurs ou les bulldozers arrivent, remuent et cassent tout pour construire à la place «quelque chose qui ne ressemble à rien», selon une célèbre expression populaire. Un exemple ? Les pavés originaux de la place des Martyrs étaient meilleurs. Ils étaient anti-dérapants et ils avaient même un ingénieux système qui permettait l'écoulement progressif des eaux pluviales. Ces pavés ont été remplacés par des dalles collées les unes aux autres et qui transforment la place en patinoire les jours de pluie. Ceci sans parler de la couleur. Les espaces verts ont rétréci comme une peau de chagrin. La plupart des travaux de restauration des vieux immeubles ou de monuments sont, en fait, des modifications de mauvais goût. Il n'y a pas que les anciens quartiers européens qui ont été amochés. La Casbah en sait quelque chose.

Le jeune Algérien qui a dit que les Français ont bâti à Alger une ville tellement belle qu'elle est restée belle malgré tous nos efforts pour la rendre moche a fait une demande d'immigration au Canada. Deux années plus tard, il s'est installé à Montréal. Aujourd'hui, il est devenu citoyen canadien et sujet de Sa Gracieuse Majesté britannique. Il est écrivain et ingénieur en informatique. Ceux qui aiment vraiment Alger ont mal au cœur quand ils la voient subir ce qu'elle est toujours en train de subir. L'inculture ambiante est elle aussi responsable de la fuite des cerveaux et... des cœurs !

K. B.
bakoukader@yahoo.frFELWINE SARR,
«Tuer le gourou, dépoussiérer

Economiste de profession, écrivain passionné et musicien à ses heures, Felwine Sarr incarne sans doute l'une des expériences littéraires les plus intéressantes de ces dix dernières années.

Auteur de trois romans dont le premier, Dahij (Gallimard, 2009), est une intense quête de sens motivée par l'envie d'écrire «comme par débordement, par excès», ce libre penseur sénégalais a participé à la 5^e Rentrée lit-

téraire du Mali, où il a co-animé entre autres la conférence inaugurale autour du thème «Oser réinventer l'avenir». Dans cet entretien, il présente sa vision d'un avenir africain construit à partir d'une rupture radicale tant avec les recettes importées qu'avec les pères fondateurs. Felwine Sarr prône une libération totale et audacieuse des esprits sans laquelle le continent ne peut envisager une quelconque sortie de crise.

Le Soir d'Algérie : Il existe un certain décalage entre votre formation et votre profession d'économiste et le style débridé et poétique de vos romans. D'où vient cet étrange équilibre entre la rationalité académique et la folie créatrice ?

Felwine Sarr : L'économie est ma discipline, mon travail ; elle a donc une fonction bien précise dans ma vie. Quand j'ai fini mes études, j'ai choisi une carrière universitaire dans ce domaine car je trouvais que c'était une grille de lecture intéressante de la réalité, surtout dans un continent dit en retard économiquement et où il y a un certain nombre de défis à relever. J'ai l'absolue certitude qu'une sensibilité littéraire n'a rien à voir avec les études que l'on fait ni le métier qu'on choisit. Je pense que les gens ont tendance à assigner les individus à résidence et pensent que leur fonction est censée usurper leur être. Certes, je fais et j'enseigne l'économie mais ma réalité intime et profonde n'est pas celle d'un économiste ; depuis mon adolescence j'ai une sensibilité très marquée à la littérature ; et j'ai ressenti très tôt et de manière impérieuse le besoin d'être dans un acte d'écriture. J'ai des préoccupations qui sont liées à ma trajectoire individuelle, mon écriture est l'expression intime d'un univers fait d'obsessions et de mystères, ce qui explique aisément le fait que ce que j'écris soit totalement déconnecté de ce que je fais dans mon travail.

Que répondez-vous à ces nombreuses personnes qui ont tendance à demander à l'écrivain africain d'être témoin de son temps, un éveillé de consciences et un passeur de mémoire et d'héritages et qui n'apprécient pas beaucoup les expériences purement littéraires ou pour ainsi dire «apatrides» ?

La littérature africaine d'expression française est née dans un grand geste d'émancipation. Les premiers textes des figures tutélaires de notre littérature incarnaient la revendication du droit à une autodétermination, une liberté, une culture et une civilisation. Mais vous ne verrez sous aucun ciel qu'on impose à des écrivains européens, chinois ou russes des thématiques, comme si la littérature était un syncretisme. La littérature est un acte d'extrême



Photo : D.R.

liberté et je trouve dommage que les écrivains africains ne soient reconnus qu'à travers leurs thématiques sans aucun intérêt aux esthétiques qu'ils proposent alors que fondamentalement ce qui est intéressant dans une démarche littéraire, c'est la construction idiomatique d'une singularité. Je pense que les écrivains doivent tout simplement défendre leur droit à la création. Certes, en tant qu'être social, je ne peux totalement me détacher de mon contexte, lequel transparaît dans mon écriture, que je le veuille ou pas, mais je pense que l'élan créateur c'est d'abord le désir de faire entendre une voix singulière. Cette dernière s'inscrit forcément dans une histoire individuelle et une sensibilité, et elle se formalise dans une esthétique. Il n'y a pas de thème ni de problématique qui me soient a priori imposés mais si une question me touche à tel point que j'éprouve le besoin d'écrire dessus, je le ferai. Cela dit, je sens qu'il y a aujourd'hui une génération d'écrivains qui abordent l'acte d'écriture sans complexe...

Ce type de littérature-témoignage a également été encouragé par le milieu éditorial français (naguère passage quasi obligatoire pour se faire connaître) dont la vision exotique de l'Afrique n'est plus à présenter...

C'est effectivement un élément impor-

Entretien réalisé
par Sarah Haidar

tant de l'explication de ce phénomène : les éditeurs ont des attentes et souvent des formes d'assignation à résidence en ce qui nous concerne. Ils visent un lectorat qu'ils nourrissent à une certaine forme d'exotisme et de misérabilisme et à un certain nombre de clichés sur le continent. Celui-ci souffre d'un grand déficit d'images et c'est pourquoi on demande souvent aux écrivains africains d'être les promoteurs de cette image.

Cette démarche est censée être plus crédible puisque ce sont nos voix qui parlent de l'Afrique ; or, ce sont des voix que l'on nous prête... Je pense que l'écrivain qui décide de prendre vraiment la parole a une conscience minimum des enjeux du langage et du discours et que sa lutte consiste à trouver des espaces dans un métarécit qui lui offre la liberté de dire ce qu'il a envie de dire.

C'est donc à l'écrivain d'assumer cette volonté, d'être prêt à renoncer à l'édition si celle-ci lui exige trop de concessions sur son verbe, de ne pas être un simple auteur pressé d'être publié par une maison prestigieuse au prix de grands compromis imposés par une voix dominante dont on a envie qu'il soit le relais. Si on a assez réfléchi aux raisons qui nous poussent à écrire, on essaierait d'être le plus authentique possible, quitte à être publié chez un petit éditeur au départ car il ne faut pas céder aux sirènes du succès rapide, lequel est toujours assez ambigu par ailleurs. Je pense que dans ce domaine, les individus sont renvoyés à leur propre éthique intellectuelle...

Mais cette démarche peut également être revendiquée par de nombreux écrivains pour qui l'héritage africain, avec tous ses personnages typiques, représente une richesse à la fois patrimoniale et littéraire. En tant qu'éditeur et libraire à Dakar, trouvez-vous que la production contemporaine tend à s'affranchir de ces codes établis de la littérature africaine ?

Quelques jeunes auteurs que je suis arborent un discours d'une radicale liberté et nouveauté.

Actucult

VILLA ABDELLTIF (EL-HAMMA, ALGER)

Du 9 au 20 mars : Exposition de photographies «Révéler l'étoffe» de Maya-Inès Touam.

GALERIE SACRÉ-ART (126, RUE DIDOUCHE-MOURAD, SACRÉ-CŒUR, ALGER)

Jusqu'au 26 mars : Exposition «Dialogue avec la création» de l'artiste Linda Bougherara.

PALAIS DE LA CULTURE MOUFDI-ZAKARIA (KOUBA, ALGER)

Jusqu'au 28 mars : Exposition collective de peinture «Portraits de femmes algériennes», à l'occasion de la Journée mondiale de la femme.

SALLE EL-MOUGGAR (ALGER-CENTRE)

Jusqu'au 21 mars (sauf le 15 mars) :

Projection du film *Yema* de Djamilia Sahraoui, à raison de 3 séances par jour : 14h, 17h, 20h. Sauf le 12 mars à raison d'une séance à 14h.

Vendredi 13 mars à 10h : Pièce théâtrale pour enfants *La poupée et le roi* du Théâtre régional d'El-Eulma.

SALLE ATLAS (BAB-EL-OUED, ALGER)

Vendredi 13 mars à 15h : Pièce théâtrale pour enfants *La poupée et le roi* du Théâtre Régional d'El-Eulma.

THÉÂTRE NATIONAL ALGÉRIEN

MAHIEDDINE-BACHTARZI (ALGER)

Lundi 9 mars à 19h : L'Institut culturel italien d'Alger présente un concert du violoniste Uto Ughi

accompagné d'Alessandro Specchi au piano.

Entrée sur invitation à récupérer à l'Institut culturel italien d'Alger. Une navette aller-retour sera mise à votre disposition gratuitement. Départ à 17h 30 précises de l'Institut (à El-Biar, Alger). Pour toute réservation, contacter au 021 92 38 73 ou par email : iicalgeri@esteri.it

AÏDA GALLERY (VILLA 132, HEY-EL-BINA, DELY-IBRAHIM, ALGER)

Jusqu'au 21 mars : Exposition de peinture «Au fil des portes...» de Sofiane Dey.

CENTRE CULTUREL MUSTAPHA-KATEB (5, RUE DICOUCHE-MOURAD, ALGER)

Jusqu'au 12 mars : Exposition

collective «Le Signe», avec les artistes Saliha Khelifi, Zola Djenane, Zahia Kaci, Nouredine Chegrane, Abdelmadjid Guemroud, Mustapha Ghedjati, Nouredine Hammouche, Omar Kheiter, Ahmed Stambouli et Karim Sergoua.

GALERIE EZZOU'ART DU CENTRE COMMERCIAL & DE LOISIRS DE BAB-EZZOUAR (ALGER)

Jusqu'au 12 mars : Exposition de peinture «Shadi madi quali rassi» de l'artiste Princesse Zazou.

TNA GALLERY (RUE BOUZRINA, EX- RUE DE LA LYRE, CASBAH, ALGER)

Jusqu'à la fin du mois de mars : Exposition collective d'arts

plastiques et de photographies «Hors Champ» par Mustapha Nedjai, Hellal Zoubir, Karim Sergoua, Rachi Djemai, Rachid Nacib, Malek Salah, Adlène Samet et Nasser Medjekane.

ESPACE LA BAIGNOIRE (3, RUE DES FRÈRES-OUKID, SQUARE PORT-SAÏD, ALGER)

Jusqu'à la fin du mois de février : Exposition collective de photographies «Chawari3 10x10».

ESPACE DE LOISIRS ET DE DÉTENTE POUR ENFANTS KIDZLAND (CHÉRAGA, ALGER)

Chaque jour : Spectacles d'attractions pour les enfants de 3 à 12 ans.